

NAJWA M. BARAKAT

Ya salam !

*roman traduit de l'arabe (Liban)
par France Meyer*

Sindbad



Pierre Bernard, fondateur

L'ORIENT DES LIVRES

I

- *Ce ne serait pas la ville qui ne se reconnaît plus ? dit un nuage.*
— *Et qui ne reconnaît même plus les autres ! répondit un deuxième.*
— *C'est vrai que ses habitants ont perdu la mémoire des larmes ?*
demanda un troisième.
Et de nombreux nuages s'amoncelèrent, se bousculèrent...
Pour regarder en bas avec curiosité.

II

Les premières heures de l'aube.

Comme si l'aube durait des heures, ou même plus que d'éphémères instants...

Louqmane ouvrit les yeux sur son réveil. Il se retourna dans son lit en mâchant lentement les restes d'aliments coincés dans ses dents. Louqmane n'avait pas besoin de réveil. Il se réveillait toujours quelques secondes avant la sonnerie. Avec hargne. Avec défi. A l'heure qu'il avait choisie. Simplement pour lui montrer que lui, Louqmane, n'avait pas besoin de ses services.

Depuis qu'il avait appris à fabriquer des explosifs, il avait en lui une horloge qui détachait comme une lame tranchante la chair du sommeil de l'os du réveil, à la demande. Il se servait de ses talents pour parader devant les copains. Il relevait avec succès tous les défis. Il atteignait toujours sa cible. A l'instant et à l'endroit voulus.

Fallait bien dire la vérité : si Louqmane avait vécu dans un pays digne de ce nom, peut-être – sans doute – serait-il aujourd'hui général. Si le feu de la guerre qui l'avait nourri avait brûlé encore, sa vie n'aurait pas cessé de couver sous la braise et ses cendres n'auraient pas été dispersées au gré du vent.

Un jour, comme ça, brusquement, on lui avait “coupé” sa guerre comme on coupe une corde, et sa vie s’était abattue, renversée cul par-dessus tête... inerte... comme victime d’un transport au cerveau... Oui, la vie de Louqmane se résumait peu ou prou à ça...

Louqmane palpa sa verge. Allez! Debout, Camarade. Je te promets une journée pas comme les autres. Il glissa ses doigts sous le membre, le tapota, et le “Camarade” releva doucement le chef. Puis il se rejeta sur le ventre et s’endormit. Le Camarade n’avait pas envie aujourd’hui. Très bien. Louqmane non plus n’avait pas envie. Peut-être l’emmènerait-il chez Marina ce soir. Elle le lui avait bien proposé des dizaines de fois, non?

Fichtre, cette Marina! La première fois qu’il l’avait vue, son teint laiteux l’avait foudroyé. Une telle silhouette, une telle blancheur, en ce foutu été torride, poisseux, poussiéreux, résonnant de concerts de klaxons, lourd de puanteur et de crasse... Epatante, la Marina, en été! Fraîche et ravigotante comme une eau gazeuse à la saveur sucrée, au goût mentholé... Et en hiver? Faudrait voir...

La première fois qu’il l’avait vue, il s’en était trouvé brusquement rafraîchi. Comme si on lui avait mis la tête au frigo pendant un moment. Comme si des milliers de ventilateurs s’étaient mis à souffler sur lui une douce brise automnale... Ah, ses belles jambes fines et nues! On aurait cru, en la voyant danser, qu’elle déambulait dans un invisible tunnel percé dans l’implacable touffeur de l’été. Délicatement. En dehors du temps. Et elle ne transpirait pas. Sa peau satinée restait sèche, baignée par la chaleur incandescente qu’elle réfléchissait, comme un rai de lumière butant sur l’aplat d’un miroir.

Il avait sacrifié en son honneur une bouteille d’un grand millésime. Marina n’avait pas souri, n’avait pas semblé étonnée, n’avait pas réagi. Immaculée, froide, impassible. Comme de la glace.

— Du caviar russe du meilleur cru! avait lancé le serveur, avec son accent égyptien. Arrivée dans la fournée du mois

passé. Dix-sept ans, monsieur Louqmane ! Ça mérite bien une nuit entière, qu'en dites-vous?...

Puis se tournant vers elle, tout en enfouissant le billet de cinquante dollars dans la poche intérieure de son veston :

— Marina, *you can stay with Mister Louqmane all night...*

Louqmane n'avait pas l'intention de passer toute une nuit avec elle – d'ailleurs, il n'avait plus un sou en poche. Cependant, l'accent du serveur qui l'avait connu du temps où il jetait les dollars par la fenêtre, la nécessité de préserver les apparences, ce prénom qui lui rappelait une vieille femme de son village – petit, elle le chassait avec un seau d'eau chaque fois qu'il s'approchait de sa chatte galeuse –, tout cela avait fait pencher la balance, et l'avait incité à accepter sans broncher l'option "all night".

Quand Louqmane s'étendit sur Marina, il sombra dans une luxuriante fraîcheur humide ; le soleil qui scintillait dans ses vaisseaux dilatés frissonnait au toucher de ses douces eaux cristallines.

Et quand le sommeil alourdit ses paupières – un sommeil paisible, chose rare –, il murmura en basculant lentement dans l'inconscience :

— J'ai baisé le Communistan, les mecs !

Car dans son village on appelait la Russie le Communistan. Et c'est ainsi que Louqmane appela depuis ce jour-là Marina la Russe, à la peau si blanche...

Trempe de sueur, les os broyés, Louqmane se leva malgré lui. Il fallait qu'il se lève, sinon il manquerait le spectacle. Il ne voulait pas en perdre une miette. Il serait au premier rang, et aucun obstacle ne lui bloquerait la vue.

Il mit la cafetière sur le feu, alluma une des cigarettes qu'il avait glanées la nuit dernière, se dirigea vers les toilettes. Il souleva la planche, baissa son caleçon, s'assit. Qu'est-ce qui pouvait bien maculer l'émail du lavabo et de la baignoire de foutues traînées de rouille, puisque l'eau était coupée depuis des années?

La paix est revenue, mais pas l'eau, se répétait Louqmane tout en évaluant avec soin ce qu'expulsaient ses entrailles, le volume d'eau dont il aurait besoin pour tirer la chasse, et ce qui restait dans le seau en plastique. Il demanderait au concierge de remplir la baignoire en tirant l'eau à la canalisation éventrée sous l'escalier. Non, il s'en chargerait lui-même à son retour – le concierge n'était plus concierge ces derniers temps, et Louqmane n'était plus Louqmane.

Il souleva légèrement les fesses pour jeter le mégot de sa cigarette dans la cuvette. Et c'est en se rasseyant qu'il aperçut ses yeux, qui brillaient d'un noir de jais.

Il était campé sur le vasistas, figé là, immobile, prêt à bondir. Il fixait Louqmane sans ciller. Comme s'il n'avait pas peur. Comme s'il n'avait jamais peur.

Louqmane pensa que, si sa mitraillette avait été à portée de main, il l'aurait soulevée lentement, aurait collé son œil au viseur, aurait ajusté son tir avec précision, exactement entre les deux yeux, aurait appuyé doucement, posément, sur la détente, et il l'aurait eu !

Il l'aurait eu et se serait repu du spectacle du crâne éclaté de ce misérable, de sa cervelle pulvérisée, de son sang répandu en giclées dans toute la pièce. Puis il se serait approché, l'aurait soulevé, l'aurait jeté par terre, aurait piétiné son cadavre, l'aurait roué de coups, l'aurait écrabouillé sous ses talons, jusqu'à ce que ses boyaux lui jaillissent du ventre, de la gueule, des oreilles...

Si... Mais sa mitraillette n'était pas à portée de main. Et les yeux du misérable continuaient à le fixer de leur noirceur de jais. D'où tirait-il cet air de supériorité, et que regardait-il ? Sa nudité, bien sûr ! Le corps nu de Louqmane, avec son caleçon gisant à ses pieds...

“Tu déshabilles un homme, lui disait l'Albinos, tu le renvoies à ses origines, aux cavernes, puis tu l'enfermes dans une salle de bains, et tu en fais ce que tu veux...”